Kurdistan irakien : à la rencontre des réfugiées chrétiennes et yézidies



© Karine Guldemann

**Karine Guldemann, déléguée générale de la [Fondation ELLE](https://www.ellefondation.org/%22%20%5Ct%20%22_blank), s’est rendue au Kurdistan irakien avec les équipes de l’ONG [Elise Care](https://www.elisecare.org/%22%20%5Ct%20%22_blank) début septembre. Elle est partie à la rencontre des enfants et des femmes victimes de Daesh. Des moments bouleversants qui ne s’effaceront pas de sitôt, comme elle le confie à cœur ouvert. Découvrez son carnet de bord.**

« Je savais.
Je savais que ce voyage en Irak serait différent cette fois.

**Vendredi 8 septembre**, très tôt le matin. Nous attendons notre vol pour Erbil. Une mission de 4 jours au cours de laquelle nous allons aller à la rencontre de ceux qui ont tout perdu.
Il y a dans notre cœur un peu d’appréhension certes, mais aussi un sentiment de devoir. Celui de comprendre et puis de témoigner. Il y a aussi le bonheur d’y aller ensemble, de partager ce que, nous le savions déjà, seraient des moments d’exception.

Je pars avec Constance Benqué, Présidente de la Fondation ELLE. Jean-François Rial, Président de Voyageurs du Monde et administrateur de la fondation nous accompagne. Nous allons rejoindre le Dr [Elise Boghossian](https://www.elle.fr/Societe/Interviews/Elise-Boghossian-Reparer-les-survivants-3017973%22%20%5Ct%20%22_self), qui a créé il y a plus d’une dizaine d’années, l’association Elise Care. Sur place, nous retrouverons ses équipes, Irakiens, Kurdes, Syriens qui s’engagent avec elle pour tenter de soulager les douleurs et souffrances des victimes de Daesh et de cette effroyable guerre.
6 heures d’avion. Nous y sommes. L’aéroport d’Erbil est flambant neuf.

Dehors, en cette fin d’après-midi il fait plus de 40 degrés. Après un rapide trajet en voiture, nous arrivons à l’hôtel situé dans le quartier chrétien. Je retrouve ce parfum d’Orient que j’aime par dessus tout ; celui que j’ai respiré en Jordanie, au Liban, au Yémen et en Irak il y a quelques années. Justement, je connais bien ce pays qu’on appelait la Mésopotamie, berceau de notre civilisation, le pays qui a inventé l’écriture et l’agriculture. J’y suis déjà venue plus d’une dizaine de fois et j’ai peur aujourd’hui de ce que je vais y retrouver.

**Samedi 9 septembre**, à l’aube. Une chaleur sèche règne déjà sur la ville. Nous nous répartissons dans trois voitures en direction de Dohuk. Première étape, nous avons rendez-vous avec le « gouverneur » de la région. Dans quelques jours, le 25 septembre, ce sera le référendum pour l’autodétermination du Kurdistan irakien. Ce dernier nous recevra donc quelques minutes, en marge d’une réunion électorale. Nous repartons très vite. Direction le village chrétien libéré de Telleskuk. Il y a quelques mois, les fous de Daesh y faisaient encore la loi. Les Peshmergas les ont chassés et les familles commencent à rentrer. Un riche habitant du village a fait don de sa maison à Elise. Il est parti se réfugier en Australie. C’est une très belle maison, vaste et claire dans laquelle Elise va installer un dispensaire. Salle de consultations, laboratoire, fauteuil dentaire, espace de jeux pour les enfants. Tout sera prêt dans quelques jours.

Il est temps peut être de parler d’Elise. Je connais Elise Boghossian maintenant depuis deux ans. Entre nous, une connexion immédiate, la certitude que nous sommes faites du même cœur. Elise c’est la puissance de la douceur et de la tendresse. C’est l’intelligence du cœur au service de l’autre. Elise est partout, rien ne semble impossible pour elle. Elle soigne, elle apaise, elle console, elle rassure, elle emmène. Sa force et son énergie semblent inépuisables. Rien n’est trop grand ou trop difficile. Elle fait sa part. Elise soulage la douleur. Avec ses aiguilles d’acuponcture, mais aussi avec son sourire et son amour. Un amour immense qu’elle porte à tous ceux qu’elle accompagne vers leur renaissance. Femmes, enfants, adolescents, autant de victimes que ces bras étreignent, inépuisablement.

Nous sortons du dispensaire. Photo de groupe. Mon œil est attiré par un mur blanc, qui semble repeint à neuf. Je demande à Dara de me traduire ce qui est écrit. C’est une phrase simple mais qui dit tout de la volonté qu’ils ont de revivre : « Tant que la force de l’amour sera plus fort que l’amour de la haine, nous parviendrons à la paix ». Chacun d’entre nous note sur son cahier ou sur sa tablette cette phrase qui restera comme un mantra pour nous au cours de ce voyage.

Il est temps de partir. Elise et Dara veulent nous montrer Batnaya. C’est à quelques kilomètres, après l’ancienne ligne de front. Quelques consignes d’abord. Délivrées avec autorité. « Vous restez ensemble dans la rue principale. Vous n’entrez pas dans les maisons. Elles ne sont sans doute pas toutes déminées. Vous nous suivez. » Les voitures entrent dans le village, ou ce qu’il en reste. Il est un peu plus de midi. Il fait près de 50 degrés. Il ne reste rien. Les bombardements ont tout détruit. Mais pas l’église ; c’est absurde mais réel. Nous photographions à tout va ; les portes, les destructions ; les maisons éventrées ; çà et là des objets de tous les jours, casseroles, chaises, vêtements. Il y a même un doudou. Je pense à l’enfant qui a fui et qui doit, s’il vit encore, se sentir bien seul sans lui.

Il n’y a pas âme qui vive dans ce lieu d’apocalypse. En apparence.

Quelques centaines de mètres plus loin, nous apercevons un homme, une femme et deux jeunes files. C’est une famille. Ils sont revenus. Réfugiés à Alqoch à quelques kilomètres, ils ont décidé de retrouver leur maison. De la reprendre, de s’y réinstaller. Cela semble absurde, mais c’est vital pour eux. C’est chez eux. Ici ils ont eu leur vie, leurs joies, leurs chagrins. Leurs filles y sont nées. Devant l’entrée de ce qui a du être leur jardin, la carcasse rouillée et défoncée d’une voiture. On entre. Ils ont tout nettoyé. La mère, qui na plus d’âge mais conserve néanmoins la beauté des personnes qui ont retrouvé leur dignité nous fait visiter. Sur un interrupteur, un christ en métal argenté. Incongru mais si présent. Leur joie de nous voir est immense. « Quand tout sera reconstruit, vous reviendrez nous disent ils et on mangera ensemble ».

Ce sont des gens debout que la guerre n’aura pas eu. J’espère en tous cas. Nous parlons avec les deux jeunes filles ; plus tard, l’une d’entre elles fera médecine, et d’ailleurs l’autre aussi ! Ils n’ont rien mais ils ont la volonté de tout.

Temps de repartir. Encore. Nous montons tout au nord, dans le triangle, à la frontière de la Turquie et de la Syrie. Nous allons voir le bus d’Elise, son dispensaire mobile. Cette clinique qui se déplace où personne ne va,  c’est l’idée géniale d’Elise. Dans les grands camps, les organisations internationales sont là. Mais ils sont des centaines de réfugiés à vivre dans des squats, dans des camps informels construits au milieu de nulle part. Elise a décidé que c’est elle qui viendrait à eux.

Il est 14 heures. Le soleil tape de plus en plus fort. Nous apercevons le bus d’Elise, orange comme un soleil, avec ses dessins de visages souriants. Des dizaines de femmes et d’enfants sont abrités juste devant, là où il y a un peu d’ombre. Il fait tellement chaud.

Ils sont Yézidis. Des femmes hors d’âge avec des bébés. Des enfants dont les cheveux roussis témoignent de leurs carences alimentaires. Ils ont le regard vide et triste. Tellement.

Comment faire ? Comment se comporter ? Ne pas avoir l’air d’être là pour rien ou juste pour les voir ? Nous ne parlons pas la même langue mais avec les yeux, on se comprend. Nous avons tout et ils n’ont rien. Donner mais quoi et à qui ? Ils sont nombreux. Comment choisir ? Cette petite fille plutôt qu’une autre ? A cause de son regard, de son sourire, parce qu’elle a plus mauvaise mine que l’autre. C’est l’appareil photo de notre téléphone qui nous donne la solution. Les enfants sont heureux qu’on les photographie. Ils posent devant nous, en riant parfois, et font même des grimaces. Et puis on leur montre. Et cela pendant des heures.

A l’intérieur de ce dispensaire mobile, les médecins consultent, auscultent, distribuent les médicaments, et renouvellent les ordonnances.  Certains des malades devraient être hospitalisés.  Alors, les équipes d’Elise font au mieux. Leur part.

Près de deux heures que nous sommes là. Nous quittons les lieux. Elise et Dara nous proposent de nous rendre dans un village où s’est réfugiée la communauté arménienne. Elise y soigne en effet une famille depuis deux ans. La mère et la fille. Cette fois nous quittons la grande route pour nous enfoncer dans le désert vers le village d’Hawresk. Nous garons nos véhicules devant une petite maison, proche de l’église. Une femme d’une quarantaine d’années nous accueille avec un immense sourire. Elle nous invite chez elle. Assise sur un canapé, une très vieille dame. Elle est si petite, tout de blanc vêtue. Ses pieds ne touchent pas le sol. C’est une madone. C’est elle qui va parler la première. Elle est née en 1932, a fui son pays pour s’installer à Mossoul avec sa famille. Elle a eu 8 enfants dont cinq filles. Pendant qu’elle parle, sa fille nous prépare un café et des fruits.

"COMMENT JE VOIS MON AVENIR ? JE NE SAIS PAS."

Le café servi, sa fille raconte. Jusqu’à l’arrivée des hommes de Daesh elle avait un poste important à la préfecture de Mossoul. Et une belle maison. Ce 10 juin 2014, vers minuit, ils sont entrés dans le quartier. Des tirs, la folie. « Nous avons ramassé ce que nous pouvions ; presque rien. Vers 6 heures du matin, nous avons quitté la maison vers Zakho. Ils nous ont arrêtés, nous ont tout pris, notre argent, nos pièces d’identité. Par je ne sais quel miracle, nous avons pu repartir. Nous sommes restées 10 jours à Qarakoch, un village chrétien. Puis nous sommes venus ici. Nous sommes quelques familles de notre communauté arménienne. Nous n’avons rien mais nous nous entraidons. Nous sommes un peuple si fatigué. Repartir en Arménie, à quoi bon ! Nous n’y connaissons personne. Au fond, nous n’avons pas de pays. Comment je vois mon avenir ? Je ne sais pas. Je sais que je suis Arménienne. Je suis née Arménienne, je vis et je mourrai Arménienne. Je voudrais seulement qu’on nous aide, un peu. »

Le temps semble s’être arrêté. Certains d’entre nous sont au bord des larmes.
Nous sortons pour aller voir l’église. Près de l’entrée, une stèle où sont inscrites deux dates, pour deux génocides : 1915 et 2015. Cent ans entre ces deux dates, mais pour la communauté arménienne, l’histoire s’est encore écrite en lettre de sang et de larmes.

**Dimanche 10 septembre.**
Nous prenons la route pour le camp yézidi de Darkar. A quelques kilomètres de la frontière turque. Ce camp a été construit par la coopération japonaise, et Elise Care est aujourd’hui la seule ONG médicale à y travailler. Elle y a ouvert une clinique et le Centre des survivants.

Car il s’agit bien de cela. Ceux sont des survivants. Ils ont échappé à la folie destructrice et meurtrière des combattants de Daesh. Une organisation dont le caractère systématique et organisé n’est pas sans rappeler la folie nazie.
La veille nous avons rencontré l’art-thérapeute bénévole qui est venue des Etats-Unis pour animer un atelier d’art-thérapie avec l’équipe nationale de psychologues. Elle est aussi là pour former le personnel irakien qui poursuivra le travail initié avec les enfants.

L’idée est de faire en sorte que ces petites victimes qui ont vécu une indicible horreur puissent redonner un sens à leur vie. Certains d’entre eux ont vu leurs parents être décapités sous leurs yeux ; d’autres ont été enlevés et martyrisés. Cette petite fille, dont les grands yeux en disent plus que les mots, a été séquestrée et violée alors qu’elle avait à peine 9 ans. Comment revivre ? Mutiques lors des premières heures de la thérapie, certains finissent par parler. Par dessiner. Par raconter. L’effet de groupe joue à plein. Ils savent qu’ils ont la même histoire. Que c’est à eux qu’appartient le fait de décider de vivre ou pas. Au milieu de leurs copains, ils parlent d’une famille retrouvée. De sécurité. D’amour. Je n’étais pas préparée à entendre cela ; nous ne l’étions pas. Aucun d’entre nous.

Elise vient nous chercher. Les jeunes filles sont arrivées. Elles acceptent de témoigner. Elles nous attendent. Nous entrons dans une des salles de consultations de la clinique. Les deux jeunes filles sont assises l’une à côté de l’autre ; elles sont sœurs. Hana et Mila. La première est née en 1994 et la cadette en 1995. Elles sont belles. Et c’est bien ça leur drame. C’est Dara qui traduira. Elise s’assied entre elles deux. C’est la plus jeune qui parle en premier. Sa sœur, pendant ce temps restera prostrée. Je regarde leurs mains croisées ; leurs phalanges sont blanches tellement leurs doigts sont crispés.

Je ne raconterai pas les horreurs, l’épouvante et la terreur. C’est inutile. Ce qu’elles ont vécu toutes deux, je l’avais lu dans les journaux et dans les livres. C’est autre chose de l’entendre de la bouche même des victimes. Pendant une heure et demie je vais noter, les yeux rivés sur ma tablette. Leur histoire à la minute près ; les viols, les humiliations, les coups, la maladie, la séparation, les parents perdus qu’elles ne reverront plus. La solidarité avec leurs sœurs de peines et de douleurs. Et puis la libération. La reconstruction, peut être. Et la vie après. Ailleurs, plus loin, le plus loin possible.

C’est terminé. Elles ont fini de parler. Nous sommes écrasés par le choc et la violence de leur récit.  J’ai un seul mot pour elles. Pardon, pardon ! Pardon au nom de qui, je ne sais pas ! Et je m’effondre. Des torrents de larmes. Incontrôlables. Je pleure sur elles, sur moi. Sur nous tous. Je suis triste et tellement en  colère. Hana, la plus jeune me prend dans ses bras et me caresse la joue. « Ca va aller », dit-elle. Il lui reste même cette force de me consoler.  Je les regarde toutes les deux, elles ont l’air tellement désolées de mon chagrin. Elles ont été martyrisées et c’est moi qui pleure. Alors je décide de leur donner quelque chose auquel je tiens. Quelque chose qui compte. J’enlève mes deux bracelets en argent. Ceux que je porte nuit et jour depuis tant d’années. Un pour chacune. Comme une alliance que je scelle avec elles. Je sais aujourd’hui par Elise qu’elles ne les ont pas quittés.

Bientôt nous repartons. Nous laissons les enfants, Hana et Mila, et surtout une grande part de nous mêmes dans ce camp.

Il faut reprendre la route pour Erbil où nous passerons notre dernière nuit avant de rentrer à Paris.
Ces quelques 5 heures de route sont salutaires. Comme un sas entre deux mondes. Nous sommes tous fatigués. En chacun de nous résonnent tous ces mots, et nous voulons croire que nous n’oublierons pas.
21h30. La nuit est noire quand nous arrivons à l’hôtel. Nous sortons dîner. Je m’étonne encore aujourd’hui d’avoir pu rire ce soir là.

**Lundi 11 septembre.**
C’est le dernier jour. Ce soir, nous reprenons l’avion. Elise souhaite nous présenter le Père Emmanuel. Il a la responsabilité du camp chrétien d’Ashti, dans le quartier d’Aïnkawa. C’est juste derrière notre hôtel. Quelques minutes et nous y sommes. Dans la loge du prêtre, plus d’électricité, donc plus de climatisation. Il fait une chaleur suffocante. Le père a une quarantaine d’années. S’il est un dieu qui existe, je suis certaine qu’il a son visage et sa force. Il veille sur 5 000 âmes. Pour le prêtre, il n’y a plus d’avenir pour les Chrétiens de ce pays. Ils étaient plusieurs millions en 2000, aujourd’hui, ils ne sont plus que 200 000 en Irak.

"NOUS AVONS BESOIN DE MÉDICAMENTS POUR SOIGNER LES ENFANTS"

« Je resterai jusqu’au dernier », nous dit-il. « Ensuite, je partirai.  D’ici là, nous avons besoin de votre aide ; nous avons besoin d’argent pour acheter du fuel pour les groupes électrogènes. Nous avons besoin de médicaments pour soigner les enfants ; Nous avons besoin de tout, et surtout que vous ne nous oubliiez pas ».
Plus tard, en marchant dans le camp, nous verrons une Tour Eiffel érigée devant l’église. A son sommet la vierge Marie. « Nous l’avons fait construire en hommage aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 à Paris. Nous subissons tous leur violence et nous appartenons au même monde ». C’est cette fraternité que le Père veut nous faire partager.

Quelques heures plus tard, nous nous retrouvons dans la salle d’embarquement. Nous retrouvons nos repères. Nos habitudes. Paris est froid en cette soirée de septembre. Le chauffeur de taxi qui me ramène à la maison a envie de parler. Moi, assise au fond de la banquette arrière, je l’écoute. Mais je ne suis pas là.

**Une semaine est passée.** Je sais que j’ai laissé une part de moi-même là-bas. Je ne sais pas ce qu’il en est des autres, mais ces quelques jours ont changé beaucoup de choses. Je crois en fait que je ne suis pas revenue. »

Karine Guldemann

<https://www.elle.fr/Societe/News/Kurdistan-irakien-a-la-rencontre-des-refugiees-chretiennes-et-yezidies-3540350>